Construire la ville : la dimension mondiale dans l'urbanisation moderne

Building the city: globalization in modern urban planning

Marta Gutman

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/perspective/1045>

DOI : 10.4000/perspective.1045

ISSN : 2269-7721

Éditeur

Institut national d'histoire de l'art

Édition imprimée

Date de publication : 30 juin 2011

Pagination : 567-573

ISSN : 1777-7852

Référence électronique

Marta Gutman, « Construire la ville : la dimension mondiale dans l'urbanisation moderne », *Perspective* [En ligne], 1 | 2011, mis en ligne le 12 août 2013, consulté le 10 décembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/perspective/1045> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/perspective.1045>

Construire la ville : la dimension mondiale dans l'urbanisation moderne

Marta Gutman

– Zeynep ÇELİK, *Empire, Architecture, and the City: French-Ottoman Encounters, 1830-1914*, Seattle, University of Washington Press, 2008. 368 p., 190 fig. en n. et b. et 33 fig. en coul. ISBN : 978-0-29598-779-8 ; \$ 60 (42 €).

– Zeynep ÇELİK, Julia CLANCY-SMITH, Frances TERPAK éd., *Walls of Algiers: Narratives of the City through Text and Image*, Los Angeles, Getty Research Institute/Seattle, University of Washington Press, 2009. 283 p., 90 fig. en coul. ISBN : 978-0-29598-868-9 ; \$ 40 (28 €).

– William J. GLOVER, *Making Lahore Modern: Constructing and Imagining a Colonial City*, Minneapolis/Londres, University of Minnesota Press, 2008. 280 p., 75 fig. en n. et b. ISBN : 978-0-81665-021-7 (relié) ; \$ 75 (52 €) ; 978-0-81665-022-4 (broché) ; \$ 25 (18 €).

– Prashant KIDAMBI, *The Making of an Indian Metropolis: Colonial Governance and Public Culture in Bombay, 1890-1920*, Aldershot/Burlington, Ashgate Publishing, 2007. 290 p., 6 fig. en n. et b. ISBN : 978-0-75465-612-8 ; £ 65 (73 €).

– Dell UPTON, *Another City: Urban Life and Urban Spaces in the New American Republic*, New Haven/Londres, Yale University Press, 2008. 416 p., 144 fig. en n. et b. et 20 fig. en coul. ISBN : 978-0-30012-488-0 ; \$ 45 (31 €).

Nous vivons aujourd'hui de riches heures pour l'histoire urbaine, qui bénéficie désormais du travail entrepris depuis les années 1970 pour renouveler l'étude historique des villes modernes et de leurs cultures. Fort à propos, alors que le rythme de la globalisation souligne l'interdépendance des villes au sein du monde contemporain, le modèle eurocentrique de la modernisation trouve de moins en moins de faveur auprès des historiens soucieux de construire « une compréhension globale de la modernité urbaine comme expérience historique »¹.

Leurs recherches ont fait voler en éclats des hypothèses auxquelles plus d'un était attaché. S'appuyant sur les découvertes de l'histoire de l'art, de la littérature comparée et de la théorie critique, de nouvelles études ont montré que les villes ont été de véritables laboratoires de la modernité, et ce dans différentes parties du monde dès le milieu du XVII^e siècle². Les transformations

spectaculaires du XIX^e siècle et du début du XX^e siècle ne cessent, elles aussi, de fasciner. Mais sur cette époque tumultueuse de changement rapide et mondialisé – d'où naîtrait un monde urbain aux villes démesurément grandes, tant du point de vue de leur taille que de leur complexité démographique – les récits se sont renouvelés. Les stratégies qui ont conduit à cette évolution historiographique sont multiples. Certains spécialistes se sont attachés à reconsidérer les effets de la culture de l'industrialisation – et donc de l'expansion capitaliste – sur les capitales ou les centres industriels d'Europe occidentale. Ainsi, une nouvelle monographie offre une reconstitution vivante et détaillée du développement des quartiers résidentiels à Lyon au cours du XIX^e siècle³. D'autres interrogent l'impact du règne animal sur la modernisation urbaine⁴ ou enquêtent sur les conséquences de l'expansion impériale, de la construction des États et du fonctionnement de la société civile sur les structures, les institutions et les cultures urbaines. Une nouvelle étude consacrée au conservatisme politique à Londres, à la fin de l'ère victorienne, situe l'émergence d'une sensibilité populiste dans l'interaction entre les identités locales, nationales et impériales⁵.

Cet article voudrait souligner le rôle des historiens qui s'intéressent à la ville dans sa dimension physique et qui, à force d'exemples et d'argumentation, érodent toujours un peu plus le modèle de la domination européenne sur l'histoire urbaine. Plutôt que d'insister sur le développement axial (de l'Occident vers l'Orient), ou sur les dichotomies entre centre et périphérie (capitale/province), ils cherchent notamment à comprendre la spécificité des urbanismes coloniaux et à relier les constructions spatiales, culturelles et politiques avec les déclinaisons d'une évolution globale. Pour peu que l'on prenne la peine de comparer des exemples familiers et d'autres qui le sont moins, l'importance de l'urbanisation dans la mondialisation impériale et aux États-Unis avant la guerre de Sécession apparaît dans toute son étendue et dans toute son importance. La perspective est interdisciplinaire, avec une utilisation très inventive des sources. Outre qu'ils fouillent les archives pour y trouver

une information étonnante sur le développement urbain, ces historiens convoquent comme témoins des photographies, des dessins et toutes sortes d'éléments de la culture visuelle.

La construction des empires en Afrique du Nord et au Moyen-Orient

Grâce aux histoires comparatives comme *Empire, Architecture, and the City: French-Ottoman Encounters, 1830-1914*, on peut aujourd'hui dépasser le concept de la ville moderne comme entité singulière inventé par l'Europe occidentale en réponse à sa propre culture de l'industrialisation. Cet ouvrage, dernier né de Zeynep Çelik, historienne de l'architecture et de l'urbanisme, s'est vu décerner en 2010 le très convoité Spiro Kostof Award de la Society of Architectural Historians⁶. Connue pour ses remarquables monographies sur Istanbul, Alger ou encore les Expositions universelles du XIX^e siècle⁷, Çelik offre ici un travail d'une autre sorte : une étude transculturelle de la construction d'empires, de la modernité et de l'urbanisation en Afrique du Nord et au Moyen-Orient.

S'inspirant de Marshal Berman, qui définit la modernité comme un processus dialectique se développant dans les espaces urbains⁸, Çelik offre un cadre comparatiste aux deux empires auxquels elle s'intéresse depuis longtemps, la France et l'Empire ottoman – acteurs inégaux mais puissants de la scène mondiale –, sur une période qui court de l'invasion française d'Alger en 1830 et de la proclamation de l'édit de Tanzimat en 1839 (pour la modernisation du gouvernement de la Sublime Porte), jusqu'à l'écclatement de la Première Guerre mondiale en 1914. À la fois provocatrice et très opératoire, son approche se focalise sur des villes sises aux frontières de ces configurations politiques tentaculaires plutôt qu'en leur centre. La correspondance entre les modes d'intervention, que ce soit au Maghreb sous domination française ou dans les provinces arabes gouvernées par les Ottomans, montre l'inscription physique des valeurs de l'empire sur ses confins. On y lit en effet, au-delà des différences de puissance et de présence – la France dans son essor, l'Empire ottoman sur son déclin – le même contrôle du pouvoir central en ces moments troublés de l'histoire⁹.

C'est la chronique officielle de l'action des États enregistrée par les élites qui est ici contée. Cette perspective est mûrement réfléchie par Çelik, qui précise : « Je me suis intéressée à la vision 'du dessus' de la lutte pour le contrôle et l'unité des territoires impériaux »¹⁰. Les modèles concentriques ou axiaux de la diffusion culturelle sont ici abandonnés au profit des notions d'« échange » et d'« influence ». Celles-ci sont évoquées dès la première figure de l'ouvrage richement illustré *Empire, Architecture, and the City* : avec une carte où figure le réseau complexe des lignes télégraphiques s'étendant à travers l'Empire ottoman en 1874 (fig. 1). Cartes d'état-major, photographies, cartes postales, dessins d'architectes, schémas : une riche moisson d'informations organisées de façon thématique, hors des champs archivistiques français ou turc, permet à l'auteur de révéler les stratégies communes de traduction des ambitions impériales.

L'accent est porté sur l'espace public. Au fil de la lecture, la structure thématique permet de comparer les bâtisseurs d'empire à l'œuvre. Ils mettent en place de vastes réseaux d'infrastructures qui facilitent l'urbanisation (chemins de fer, ports) ; ils implantent de nouvelles rues droites, des quartiers dans le style européen et, dans les vieux tissus urbains ou les villes nouvelles, de vastes espaces publics ; ils construisent enfin toutes sortes de bâtiments publics inaugurés lors de cérémonies officielles. La panoplie des exemples proposés montre que si Alger, Beyrouth, Damas et Jérusalem sont importantes pour l'étude de la modernité urbaine, d'autres villes moins connues des historiens – Oran, Bône, Sfax, Constantine ou Bizerte – le sont tout autant. Mais la force du livre (son ampleur, sa structure thématique) fait aussi sa faiblesse,

1. Carte des lignes télégraphiques dans l'empire Ottoman, 1874, Atatürk Kütüphanesi, Istanbul [ÇELİK, 2008, p. 8-9].

inévitables, dans la mesure où les exemples cités reviennent fréquemment au cours de la lecture. Les informations concernant telle ou telle ville sont donc disséminées dans l'ouvrage et, pour ces raisons structurelles, ne sont rassemblées nulle part.

En fin de compte, ce point de vue comparatiste en surplomb fonctionne. Çelik parvient à dégager des points communs, des affinités : goût partagé des grandes dimensions, de la monumentalité, de la régularité et des styles architecturaux adaptés aux besoins politiques. Les bâtisseurs de ces empires utilisent aussi de part et d'autre les réseaux de communication pour unifier les territoires ; ils ordonnent et classent leurs sujets en catégories rigides, exploitent des matières premières et s'adonnent à une mission civilisatrice dans les colonies et les provinces qui se justifie par la supériorité raciale (explicite chez les colonisateurs français, implicite au moins chez leurs homologues turcs). Parfois, ils apprennent de leurs erreurs, même les plus lourdes. Ainsi la politique d'association tentée par la France en Algérie, qui encourageait les architectes à prendre en compte l'ornementation locale et à préserver les monuments historiques ayant survécu à la brutalité d'une conquête accompagnée de meurtres de masse, de destructions du patrimoine architectural et d'une réorganisation urbaine à grande échelle. Or la violence de ces bouleversements apparaît d'autant plus clairement que les monuments anciens se trouvent dans un nouveau paysage, au centre des villes : une mosquée historique, environnée de constructions coloniales, de rues et d'espaces publics nouveaux, se dresse comme le souvenir tangible des institutions précoloniales et de la disparition d'un mode de vie, tout en rappelant l'expansion du pouvoir colonial français (fig. 2)¹¹.

La vision surplombante encore une fois mobilisée ici souligne également un certain nombre de différences dans l'exercice du pouvoir impérial – le caractère des bureaucraties, l'attitude envers les femmes, le rôle de la religion, la réalisation des grands projets –, tout en tenant compte du fait que l'un des deux empires est en déclin tandis que l'autre est en pleine expansion. À cet égard, l'histoire du chemin de fer du Hedjaz est emblématique. Annoncé par décret impérial en

2. Carte postale de la grande mosquée d'Oran (Mosquée du Pacha) encerclée par des immeubles coloniaux, Los Angeles, Getty Research Institute [ÇELIK, 2008, pl. 1].

1900 et conçu, construit et utilisé par des musulmans, il devait être une ligne sacrée, reliant Damas à La Mecque et à Médine, un symbole de l'identité impériale ottomane. Il ne fut jamais achevé car les émirs de La Mecque, craignant l'extension de l'autorité politique ottomane, tout comme les Bédouins, dont les revenus dépendaient du pèlerinage, se liguèrent contre lui. Les Bédouins stoppèrent littéralement sa construction en arrachant les rails, en lapidant les trains et en attaquant les ouvriers de la ligne.

L'histoire de l'opposition et de la rébellion est enrichissante. Elle est non seulement bienvenue pour l'information qu'elle délivre, mais aussi pour le point de vue qu'elle donne : celui des peuples colonisés face à l'inscription physique de l'autorité impériale sur leur pré carré. L'ouvrage, par ailleurs excellent, fait cependant peu de place aux actions et réactions des sujets (les gouvernés), ce que reconnaît l'auteur, qui dirige les lecteurs vers d'autres travaux, y compris les siens, où sont analysés les processus de réception, d'adaptation, de négociation et de contestation.

Parmi ces derniers, on compte *Walls of Algiers: Narratives of the City through Text and Image*, dirigé par Zeynep Çelik, Julia Clancy-Smith et Frances Terpak. Ce remarquable recueil, issu d'un workshop organisé au Getty Museum à Los Angeles, est un modèle d'érudition interdisciplinaire appliquée à l'étude d'un même lieu. Il est divisé en trois parties – populations, images, lieux – et compte de nombreux points forts, notamment son parti pris (l'espace est ici proposé comme un vecteur qui permet de relier les périodes précoloniale, coloniale et postcoloniale de cette ville à l'histoire mouvementée), mais aussi la saisissante collection d'illustrations présentées, et leur utilisation par les chercheurs comme autant de

3. Adolph Ott, *Le Port d'Alger vu des quais*, 1839, lithographie [ÇELIK, 2009, p. 29].

pièces à conviction, au-delà même des limites de l'histoire de l'art et de l'architecture.

Le premier chapitre, intitulé « Exoticism, Erasures, and Absence », est à cet égard significatif. Clancy-Smith, dans une perspective d'histoire sociale, y décrit le peuplement de la ville dans les premiers temps de la période coloniale (fig. 3). En situant Alger dans les courants migratoires de la Méditerranée, elle montre que s'y sont installés des hommes et des femmes – venus du Sud de l'Europe ou du pourtour méditerranéen – dont la présence n'était pas désirée ailleurs dans la région. Ces gens, note l'auteur, sont absents de la littérature de voyage, comme de la culture visuelle ou des récits des autorités coloniales, qui décrivaient les résidents comme ou français ou algériens. La critique est élégante. Elle cible notamment l'exotisme et les catégories sociales influencées par l'orientalisme, jetant les bases d'une analyse tant des préjugés de l'autorité coloniale que de la violence de sa politique urbanistique. À l'instar de Clancy-Smith, les autres auteurs abordent le problème de la disparition et parviennent à retrouver les espaces quotidiens, les lieux et les liens convoqués par les habitants pour se libérer de la domination coloniale.

La question urbaine dans l'Inde coloniale

L'histoire de l'urbanisation coloniale comporte au moins deux visages. C'est ce point de vue qu'adoptent deux nouvelles monographies consacrées à la modernisation des villes indiennes : *The Making of an Indian Metropolis: Colonial Governance and Public Culture in Bombay, 1890-1920* de Prashant Kidambi, qui travaille lui aussi dans le champ de l'histoire sociale, et

Making Lahore Modern: Constructing and Imagining a Colonial City de William J. Glover, historien de l'architecture. Les deux ouvrages montrent comment l'expansion impériale et la colonisation de l'Outre-Mer livrèrent aux Britanniques le port marécageux de Bombay (aujourd'hui Mumbai) et la petite capitale provinciale de Lahore, le premier au XVII^e, la seconde au XIX^e siècle. L'intérêt pour le processus urbanistique – que font valoir les deux titres – est ici motivé tant par la dissection des mécanismes de collaboration que par la certitude que la modernité urbaine se prête parfaitement à l'analyse comparative, y compris dans un cadre monographique.

The Making of an Indian Metropolis s'attache à une ville qui devient, à la fin de l'ère victorienne et durant l'ère édouardienne, une métropole industrielle et le site de l'un des plus grands marchés du coton au monde (seuls New York et Liverpool dépassent alors Bombay). La colonisation y entraîne la modernisation industrielle et, sans surprise, le processus d'urbanisation accéléré rappelle à bien des égards celui de l'Occident : croissance non réglementée, changement technologique sans précédent, migrations de masse, et enfin crises sanitaires et troubles à l'ordre public. L'objet de la comparaison n'est pas la description des effets inévitables de l'occidentalisation, à savoir une ville non préméditée, mais plutôt l'explication précise de la manière dont « les changements tumultueux suscités par la modernité européenne furent négociés par les colonisés, qu'ils se les soient appropriés ou qu'ils y aient résisté »¹². L'analyse du mode de gouvernement colonial souligne le rôle des classes sociales dans la politique urbaine et les conséquences de ces structures sur le renouvellement de la ville. Ainsi, une épidémie de peste bubonique dans les années 1890 est traitée par le nettoyage hygiéniste des maisons infectées, mais uniquement dans les quartiers pauvres, d'où l'on croyait que provenait l'épidémie (fig. 4). Les citadins pauvres, perçus comme une menace pour le bien-être des élites, deviennent la cible de l'État colonial, qui les met à distance. Le lieu commun que la saleté engendre la maladie, tout comme l'échec des projets ultérieurs d'assainissement, invitent à s'interroger sur le déplacement des populations, la dynamique des classes et la peur du désordre, des questions qui (malheureusement)

sont toujours d'actualité dans la planification urbaine contemporaine.

Kidambi inscrit son ouvrage dans le regain d'intérêt que les universitaires indiens portent à leur histoire urbaine ; depuis trop longtemps, insiste-t-il, le passé agraire fait figure de seule véritable source de renouvellement et de changement pour la société postcoloniale. Il entame ce poncif en mettant au jour l'histoire d'un militant de la classe moyenne, qui s'est servi des outils de la société civile urbaine pour élaborer des programmes de réforme cohérents et fournir aux citadins pauvres des services sociaux. Les divisions par classe et par religion ont conduit à la création d'une riche culture civile, polyphonique, avec un débat sur la nature du milieu associatif – y compris dans ses relations avec les castes – et sur les différentes manières de définir le bien public. Étant donné le goût de l'auteur pour cette polyvalence, on s'étonne que les femmes soient absentes d'une analyse par ailleurs très instructive. Même si on ne le retrouve pas dans la culture locale de Bombay, l'engagement citoyen des femmes dans d'autres villes elles, aussi confrontées à la modernisation industrielle, offrait un point de comparaison. Cela dit, nombre de sujets importants sont abordés – paternalisme, segmentation de la société civile, compétition entre différentes conceptions du bien public – qui dessinent la modernité à Bombay ou ailleurs dans l'Inde urbaine, et qui valent aussi pour Lahore, aujourd'hui pakistanaise.

Après avoir été la capitale florissante des souverains moghols puis sikhs, Lahore tombait doucement en ruines lorsque les autorités impériales britanniques la revendiquèrent en 1849.

En dix ans, elle devint la capitale de la province du Pendjab et le demeura pendant toute la durée de la domination britannique.

Dans *Making Lahore Modern: Constructing and Imagining a Colonial City*, lauréat en 2008 du Junior Book Prize de l'American Institute of Pakistan Studies¹³, Glover met à profit ses talents d'historien de l'architecture pour décrire les transformations physiques de la ville, principalement à l'ère coloniale. Comme d'autres monographies récentes consacrées à l'urbanisme de l'Inde coloniale¹⁴, l'ouvrage de Glover dépasse le déterminisme environnemental articulé sur le modèle de la ville duale (à la mode dans les années 1970). La culture visuelle ainsi qu'une foule d'autres sources primaires sont appelées en renfort de l'architecture pour montrer comment « l'urbanisation de l'ère coloniale a produit des formes urbaines, des infrastructures, des fonctions et des idées entièrement nouvelles sur le sous-continent »¹⁵. Profondément conscient du pouvoir exercé par l'administration coloniale paternaliste, l'auteur ne le lui cède pourtant pas dans sa totalité. Lahore est au contraire présentée comme un exemple de la manière dont les dirigeants britanniques, mais aussi les élites indiennes, les architectes, les travailleurs du bâtiment et les autres acteurs sociaux intervenant dans l'espace urbain ont construit l'Inde moderne. Quand bien même l'État britannique eût espéré conformer la ville à un idéal anglo-européen, la restructuration urbaine y libéra de nouvelles formes, des « traductions grossières », comme les définit l'auteur, du modèle occidental.

Glover part du point de vue que l'apprentissage par les choses est au cœur de l'ambition coloniale britannique d'inscrire l'ordre anglo-européen dans les espaces urbains indiens. L'utilisation d'objets pour représenter des concepts abstraits, introduite dans l'enseignement scolaire au début du XIX^e siècle, s'étend dans la seconde moitié du siècle en Grande-Bretagne comme en Inde hors de la salle de classe et jusque dans la vie quotidienne¹⁶. En Inde, l'apprentissage par les choses, apparue dans les manuels, se décline pour illustrer l'obligation des Britanniques d'impairer des valeurs morales et des bonnes mœurs à leurs sujets coloniaux ; les plans d'aménagement urbain font partie de la tâche. Malheureusement, Glover

4. Nettoyage hygiéniste des maisons à Bombay, vers 1896-1897 [KIDAMBI, 2007, p. 58].

n'envisage pas les conséquences d'une telle infantilisation¹⁷ mais se borne à expliquer l'effet des objectifs didactiques sur l'environnement bâti. Le concept d'« imaginaire spatial » est ici central. S'inscrivant dans le sillage de Dell Upton, Glover utilise le terme pour décrire la manière dont un groupe postule l'existence d'une relation idéale entre phénomènes intellectuels, physiques et sociaux. Dans le récent – et remarquable – ouvrage d'Upton, *Another City: Urban Life and Urban Spaces in the New American Republic*, lauréat en 2011 du Spiro Kostof Award de la Society of Architectural Historians, ce concept est appliqué au plan en damier des villes américaines conçues avant la guerre de Sécession. L'auteur y voit le désir d'ordonner et d'unifier, tout autant que celui de traduire « des objectifs et des catégories immatériels en des termes spatiaux »¹⁸.

À Lahore, à mesure que le palimpseste urbain est gratté pour mettre au jour la morphologie précoloniale, Glover se livre à la description des vagues successives d'intervention motivées par l'intention de fabriquer une nouvelle ville conforme à une conception eurocentrique. Ce qui en résulte n'est ni monolithique, ni uniforme, ni nécessairement réussi. Sont abordés l'appropriation par les Britanniques des monuments historiques (des tombeaux transformés en églises) ; le mauvais usage d'enquêtes menées par l'administration coloniale (criblées de distorsions qui eurent une incidence sur les aménagements ultérieurs) ; la construction des institutions coloniales (au service des Britanniques et des élites indiennes) ; la création d'une ville nouvelle, une cité administrative à l'écart de la vieille ville fortifiée mais intégrant des éléments d'architecture indienne ; et la volonté de restructurer l'habitat vernaculaire. La documentation réunie sur certaines maisons de la vieille ville, exemplaire, comprend notamment des dessins trouvés dans les archives locales ; elle est non seulement édifiante pour l'information qu'elle apporte concernant les usages, les formes et les modes de construction, mais aussi du point de vue de l'apprentissage par les choses (fig. 5). Confrontés aux épidémies (la peste, qui se déclare aussi à Lahore) et à une conception nouvelle de la santé publique et de l'hygiène urbaine, les architectes indiens proposent des plans pour des maisons

modernes qui accommodent l'idéal hygiéniste aux configurations traditionnelles de l'espace, reflétant aussi bien les pratiques religieuses que la ségrégation des hommes et des femmes.

Making Lahore Modern se conclut par une exhortation à penser avec la ville coloniale et, ce faisant, à comprendre sa pertinence historique et contemporaine – une invitation qui est bien dans le ton des réflexions sur le sujet auxquelles se livrent les autres auteurs présentés dans cette recension. Glover, Kidambi et Çelik peuvent porter sur l'histoire urbaine coloniale des regards différents, mais ils conviennent tous qu'il est nécessaire de réévaluer les forces modernisatrices lancées par les colonialismes, qu'ils soient ou non européens, à l'ère de la mondialisation impériale. Qu'il s'agisse des Français, des Ottomans ou des Britanniques, la construction des villes fut la pierre angulaire de celle des empires. Ils insistent en outre sur le fait que la réalisation de villes coloniales requerrait bien plus que la construction de routes et de bâtiments nouveaux. Il fallut aussi les imaginer, tout à la fois nouvelles et modernes : lieux où les colonisateurs inscrivaient leurs valeurs politiques dans et au travers de l'espace urbain, mais lieux, également, où les colonisés utilisèrent les outils de la modernité, revendiquant pour eux-mêmes une vie nouvelle. La rencontre coloniale nécessita aussi que l'on admette la différence : différents lieux, différents peuples et différentes traditions. En fin de compte, en décentrant le récit de la modernisation ur-

baine d'une visée eurocentrique, on s'aperçoit, comme l'a affirmé Gyan Prakash, que la modernité fut le fait d'« écosystèmes décidément locaux », dans des « formulations spatiales spécifiques »¹⁹. Lahore, Bombay et Alger ont peut-être, dans leur histoire, des points

5. Trois pièces d'une maison à Lahore, coupe, plan, et élévation, 1893 [GLOVER, 2008, p. 115].

communs, mais ce sont des villes différentes, résultant d'une interaction entre les forces de la modernisation et des circonstances historiquement déterminées, politiquement marquées et surtout fascinantes.

1. « ... a global understanding of the historical experience of urban modernity » (Gyan Prakash, Kevin M. Kruse éd., *The Spaces of the Modern City: Imaginaries, Politics, and Everyday Life*, Princeton, 2008, p. ix).

2. Voir Karen Newman, *Cultural Capitals: Early Modern London and Paris*, Princeton, 2007 ; Shmuel N. Eisenstadt, Wolfgang Schluchter, « Introduction: Paths to Early Modernities – A Comparative View », dans *Daedalus*, 127/3, *Early Modernities*, juin 1998, p. 1-18.

3. Dominique Bertin, Nathalie Mathian, *Lyon : silhouettes d'une ville recomposée ; architecture et urbanisme 1789-1914*, Lyon, 2008.

4. Clay McShane, Joel A. Tarr, *The Horse in the City: Living Machines in the Nineteenth Century*, Baltimore, 2007.

5. Alex Windscheffel, *Popular Conservatism in Imperial London, 1868-1906*, Woodbridge, 2007.

6. Sur la Society of Architectural Historians à Chicago, voir le site Internet www.sah.org.

7. Voir notamment les livres de Zeynep Çelik, *The Remaking of Istanbul: Portrait of an Ottoman City in the Nineteenth Century*, Seattle, 1986 ; *Urban Forms and Colonial Confrontations: Algiers under French Rule*, Berkeley, 1997 ; *Displaying the Orient: Architecture of Islam at Nineteenth-Century World's Fairs*, Berkeley, 1992.

8. Marshall Berman, *All That Is Solid Melts into Air: The Experience of Modernity*, New York, 1982, p. 1-2.

9. Pour un autre angle d'attaque du point de vue ottoman, voir l'excellente anthologie comparative établie par Jens Hanssen, Thomas Philipp, Stefan Weber, *The Empire in the City: Arab Provincial Capitals in the Late Ottoman Empire*, Beyrouth, 2002. Autre ouvrage important, consacré à l'architecture plutôt qu'aux villes *stricto sensu* : Gülru Necipoğlu, Sibel Bozdoğan éd., *History and Ideology: Architectural Heritage of the « Lands of the Rum »*, numéro spécial de *Muqarnas*, 24, 2007.

10. « I focus on the vision from 'above' of the struggle to control and unite the imperial territories » (ÇELİK, 2008, p. 6).

11. Pour ce qui concerne la préservation des monuments historiques, voir également Nabila Oulebsir, *Les usages du patrimoine : monuments, musées et politique coloniale en Algérie (1830-1930)*, Paris, 2004. Pour la réponse architecturale au cadre nord-africain, voir Mercedes Volait, *Architectes et architectures de l'Égypte moderne (1830-1950) : genèse et essor d'une expertise locale*, Paris, 2005.

12. « ... the turbulent changes unleashed by European modernity were negotiated, appropriated, or resisted by the colonized » (GLOVER, 2008, p. 2).

13. Sur l'American Institute of Pakistan Studies à Madison, voir le site Internet www.pakistanstudies-aips.org.

14. Swati Chattopadhyay, *Representing Calcutta: Modernity, Nationalism, and the Colonial Uncanny*, Londres/New York, 2005 ; Jyoti Hosagrahar, *Indigenous Modernities: Negotiating Architecture and Urbanism, and Colonialism in Delhi*, Londres/New York, 2005.

15. « ... colonial-era urbanization produced urban forms, infrastructures, functions, and ideas that were entirely novel on the subcontinent » (GLOVER, 2008, p. xiii).

16. Voir Parna Sengupta, « An Object Lesson in Colonial Pedagogy », dans *Comparative Studies in Society and History*, 45/1, 2003, p. 96-121.

17. À ce sujet, voir, par exemple, Anène Cusins-Lewer, Julia Gatley, « The 'Meyers Park Experiment' in Auckland, New Zealand, 1913-1916 », dans Marta Gutman, Ning de Coninck-Smith éd., *Designing Modern Childhoods: History Space and the Material Culture of Children*, New Brunswick, 2008, p. 82-103.

18. « ... nonspatial goals and categories into spatial terms » (UPTON, 2008, p. 123).

19. « ...decidedly local lifeworlds [...] specific spatial formulations » (Prakash, « Introduction », dans Prakash, Kruse, 2008, cité n. 1, p. 2).

Marta Gutman, The City College of New York, Spitzer School of Architecture
mgutman@ccny.cuny.edu